
Book Reviews / Comptes rendus

Carmen Mozo González et Fernando Tena Díaz, *Antropología de los géneros en Andalucía. De viajeros, antropólogos y sexualidad*, Sevilla: Mergablum, 2003.

Recenseuse : *Marie France Labrecque*
Université Laval

Le livre nous arrive du Groupe pour l'étude des identités socio-culturelles en Andalousie (GEISA) auquel les anthropologues espagnols Carmen Mozo González et Fernando Tena Díaz appartiennent. Comme le titre l'indique, le livre traite de l'anthropologie des genres et ce, à travers les récits de voyageurs au XIX^e siècle et les écrits des anthropologues au XX^e siècle qui se sont intéressés à l'Andalousie. Les auteurs se penchent sur la production des connaissances par les uns et par les autres, mais surtout sur les continuités et les discontinuités dans cette production.

La façon dont les voyageurs et les anthropologues ont considéré l'Andalousie participe directement de l'histoire de l'anthropologie. Le façonnement de la discipline s'est en effet appuyé, dans les premiers temps, à la fois sur les expéditions scientifiques systématiques et sur les récits des fonctionnaires, des administrateurs, des missionnaires et des voyageurs. Cependant, comme on le sait, la curiosité des Européens des métropoles, et en particulier celle des Anglo-saxons, ne s'exerçait pas seulement à l'endroit des populations lointaines mais aussi à l'endroit des populations européennes considérées comme ayant un mode de vie traditionnel. Les Andalous faisaient partie de cette catégorie et c'est la raison pour laquelle ils ont éveillé l'intérêt de différentes catégories de «curieux», dont les voyageurs romantiques du XIX^e siècle. Bien que cette région n'ait pas été colonisée au sens politique du terme, la façon dont elle sera intégrée à la pensée européenne s'inscrit dans la même mouvance globale.

De tous les auteurs desquels s'inspirent Mozo González et Tena Díaz, c'est Edward Said qui leur fournit le cadre le plus explicite. En effet, ils appliqueront les considérations de Said sur la façon dont l'Orient a été construit par l'Occident à celle dont les Anglo-saxons ont construit l'Andalousie. Cette région se prête particulièrement bien à l'application du cadre élaboré par Said, dans la mesure où juifs, musulmans et gitans y

ont laissé leur empreinte et où cette combinaison particulière constitue l'excuse pour la tenue d'un discours primitiviste à la fois sur la région et sur sa population. Au-delà du modèle, les auteurs montreront que non seulement le discours est primitiviste, il est aussi sexiste. Comme dans bien d'autres régions du monde, les terres à explorer par le colonisateur – un homme – étaient considérées comme des terres «vierges» à transformer par la masculinité «civilisée», une rhétorique élémentaire mais ô combien efficace.

Dans la première des trois parties que comporte le livre, les auteurs s'emploient à faire ressortir le regard déformé que les voyageurs portent sur l'Andalousie et surtout la genèse et la consolidation de l'imaginaire occidental sur cette région tout au long du XIX^e siècle. Ils s'arrêtent particulièrement à la Carmen de Mérimée – qui a fait le tour du monde –, pour dénouer les différents mécanismes de la constitution de cet imaginaire, en faisant ressortir particulièrement l'utilisation de marqueurs différents en fonction du sexe – ce que d'autres chercheurs s'étant intéressés à la question n'ont pas fait. De façon intéressante, ils font ressortir que dans ce cas, comme dans plusieurs autres, l'insistance sur les traits sexuels des hommes et des femmes andalous résulte en des notions de masculinité et de féminité essentialisées qui fournissent un contrepoint aux modèles normatifs – et moralement adéquats – du nord de l'Europe (p. 51). La femme, surtout, représente un danger en raison de sa sexualité supposément sans entrave. À travers des œuvres comme la Carmen de Mérimée, l'Andalousie devient une terre «de sexe, d'amour, de jalousie et d'assassins» (p. 73). En somme, ces modèles ont contribué à la construction de l'altérité de la population andalouse.

La deuxième partie de l'ouvrage s'appuie sur l'affirmation des auteurs selon laquelle les récits des voyageurs ont été recyclés dans les travaux anthropologiques postérieurs qui ont commencé à essaimer dans la deuxième partie du XX^e siècle. La culture andalouse semble avoir particulièrement attiré les anthropologues à la recherche d'un «certain primitivisme exotique» (p. 75). Les auteurs montrent que l'œuvre de Pitt-Rivers non seulement est paradigmatique mais aussi que sa monographie sur Grazalema (*People of the Sierra*) a contribué à fonder l'anthropologie méditerranéenne. Il s'agit d'une anthropologie dans laquelle l'analyse des rapports sociaux de

sexe, du genre et de la sexualité occupent une place privilégiée (p. 81). C'est aussi une anthropologie androcentrique puisque la construction de l'altérité va passer essentiellement par l'étude des hommes.

Dans cette partie de leur livre, les auteurs se livrent à une recension des ouvrages tant britanniques qu'américains portant sur l'Andalousie. Peu d'auteurs échappent à leur enquête, qu'il s'agisse de Pitt-Rivers bien sûr mais aussi notamment de Stanley Brandes, David Gilmore, John Collier, ou encore de Jane Schneider. Le fil conducteur de la plupart de ces études réside dans les concepts d'honneur et de honte que les auteurs qualifient d'ailleurs de « syndrome ». Les deux concepts font référence aux valeurs morales de la société et sont liés à la transgression sexuelle qui, plus que tout autre chose, vient remettre ces valeurs en question. Or, toutes les études postérieures à celle de Pitt-Rivers ont touché d'une façon ou d'une autre ces concepts qui en viendront à être incorporés comme des traits constitutifs de la société rurale andalouse, l'honneur en venant à former une partie constitutive de la masculinité andalouse et la honte de la féminité. En d'autres termes, ils ont été « naturalisés ». C'est à ce point de l'ouvrage que la critique des deux auteurs se fait le plus sévère. En premier lieu, ils remettent en question la notion même d'aire culturelle, du moins dans le cas de la Méditerranée, en soulignant la diversité des populations et des cultures qu'on y retrouve. Ils qualifient de « myopie intellectuelle » le fait que les anthropologues anglo-saxons aient systématiquement ignoré les études régionales réalisées par des anthropologues de la région même. Ensuite, ils montrent que plusieurs des caractéristiques attribuées, par exemple, aux hommes andalous par les anthropologues anglo-saxons, font carrément partie des stéréotypes hégémoniques de l'imaginaire occidental. Dans plusieurs cas d'ailleurs, ces anthropologues masculins n'ont pas eu accès à des femmes comme informatrices, ce qui a contribué à véhiculer une vision doublement masculine de la culture locale. Quant à elles, les notions d'honneur et de honte auraient été incorporées de façon non critique à l'analyse des rapports sociaux. Enfin, les rapports de domination entre les sexes ont été naturalisés et considérés comme faisant partie du patrimoine masculin.

L'anthropologie féministe n'échappe pas à la critique : ses auteurs ont en effet adhéré sans esprit critique à l'approche de la Méditerranée comme aire culturelle, une vision homogénéisante. En outre, les anthropologues féministes ne se sont pas gênés pour projeter leurs études microsociologiques des femmes andalouses sur les femmes espagnoles, en assumant que les localités de cette région sont représentatives d'une étape pré-industrielle propre à l'ensemble du pays. À cet effet, signalons d'ailleurs l'un des paradoxes intéressants du regard primitiviste porté à la fois par les voyageurs et les anthropologues sur l'Andalousie : au contraire de ce que ce regard suggère, c'est dans cette région que la révolution industrielle en Espagne a commencé, particulièrement par le biais de l'industrie sidérurgique et textile. Alors que l'homme andalou, notamment, est un paysan, un pêcheur, un journalier ou, depuis le XIX^e siècle, un ouvrier, le regard porté sur lui en a fait un

personnage marginal, soit un héros, soit un bandit, absent des rapports de production.

Dans la troisième et dernière partie du livre qui sert de conclusion, les auteurs reviennent sur les éléments qui ressortent le plus de leur étude tout en insistant sur le fait que les chercheurs ont déduit les marqueurs de la féminité et de la masculinité à partir de figures peu représentatives de la vie quotidienne (page 159). Ils soulignent également que dans l'ensemble des discours des voyageurs et des chercheurs, le genre apparaît comme fortement articulé à la sexualité et qu'il en découle bien évidemment une forte sexualisation des habitants de l'Andalousie (page 165). Si l'étude de la sexualité constitue un sujet légitime, il importe que celle-ci ne soit pas contributive à la construction de l'altérité mais qu'elle permette une interrogation sur les différentes façons dont cette sexualité s'exprime d'une culture à l'autre.

Le livre de Mozo González et Tena Díaz constitue une intéressante étude des conséquences de l'hégémonie de l'anthropologie anglo-saxonne sur la construction de l'altérité. Son originalité est d'avoir montré que cette construction s'effectue différemment selon qu'elle s'appuie sur les hommes ou les femmes. Parce que les auteurs se sont concentrés sur une région européenne qui se situe d'une certaine façon au carrefour de l'Orient et de l'Occident, ils ont pu montrer de façon concrète comment fonctionne ce processus que Said a qualifié d'orientalisme mais ils ont aussi pu décortiquer ce dernier au sein même de notre discipline. Ironiquement, les personnes les plus directement concernées par ce processus, comme les auteurs mêmes de ce livre, n'échappent pas aux embûches de l'hégémonie discursive comme en fait foi leur usage, à quelques reprises du possessif « nos hommes » et « nos femmes » pour parler des hommes et des femmes andalous (notamment à la page 176). Comme quoi, et ils en conviendront sûrement, beaucoup de travail reste encore à faire pour se débarrasser des réflexes dont nous avons hérité dans le contexte du discours hégémonique.

Michèle Villanueva, *Le peuple Cubain aux prises avec son histoire ¡Qué viva Cuba!* Paris : LHarmattan, 2004.

Recenseur: *Sabrina Doyon*
Université Laval

Michèle Villanueva offre dans cet ouvrage un portrait très personnel de Cuba. Les souvenirs et la nostalgie de son enfance en Afrique du Nord se mêlent à sa perception de la réalité actuelle de l'île, qu'elle découvre à travers ses rencontres avec ses habitants. Cette vision teinte toutes les analyses et interprétations que l'auteure fait du système social, économique et politique de Cuba. Le livre, qui s'apparente plutôt à un « essai romanesque », présente une vision contemporaine de Cuba, des enjeux quotidiens auxquels fait face la population, et de l'organisation politique du pays. Se centrant sur une observation